

Liberté

Parfums du Sud / Eudora Welty, *L'Homme pétrifié*, traduit de l'anglais par Michel Gresset et Armand Himy, Paris, Flammarion, « La Bibliothèque anglaise », 1986, 307 pages. / Eudora Welty, *Les Débuts d'un écrivain*, traduit de l'anglais par Michel Gresset, Paris, Flammarion, 1989, 192 pages. / Eudora Welty, *Le Brigand bien-aimé*, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Flammarion, 1989, 154 pages.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 32, numéro 1, février 1990

URI : id.erudit.org/iderudit/31854ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M. (1990). Parfums du Sud / Eudora Welty, *L'Homme pétrifié*, traduit de l'anglais par Michel Gresset et Armand Himy, Paris, Flammarion, « La Bibliothèque anglaise », 1986, 307 pages. / Eudora Welty, *Les Débuts d'un écrivain*, traduit de l'anglais par Michel Gresset, Paris, Flammarion, 1989, 192 pages. / Eudora Welty, *Le Brigand bien-aimé*, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Flammarion, 1989, 154 pages. *Liberté*, 32(1), 121–125.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-utilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

LIRE EN TRADUCTION

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

PARFUMS DU SUD

Eudora Welty, L'Homme pétrifié, traduit de l'anglais par Michel Gresset et Armand Himy, Paris, Flammarion, «La Bibliothèque anglaise», 1986, 307 pages.

Eudora Welty, Les Débuts d'un écrivain, traduit de l'anglais par Michel Gresset, Paris, Flammarion, 1989, 192 pages.

Eudora Welty, Le Brigand bien-aimé, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Flammarion, 1989, 154 pages.

Eudora Welty est vieille, très vieille. C'est du moins ainsi qu'il faut l'entendre dans un pays trop prompt à embaumer ses écrivains quand ils ont le malheur d'être grands. Quel Américain, s'il n'est lui-même professeur patenté, peut encore parler aujourd'hui de Melville et de Twain autrement que par de vagues oui-dire scolaires?

Dieu merci, Eudora Welty vit toujours. Elle habite à Jackson, Mississippi, dans la ville qui l'a vue naître. Le fait serait sans importance s'il ne venait démentir merveilleusement la loi non-écrite voulant que l'écrivain aille chercher très loin ses sujets sous peine de sombrer corps et âme dans l'autobiographie.

Jackson est une ville moyenne, un sort auquel, dans le Sud, sont promues inévitablement les capitales d'État. Des avenues à l'équerre, laissées à elles-mêmes les dimanches. Un dôme luisant. Un parc ombragé avec un kiosque à musique.

Il semble que la famille Zorro vienne tout juste de le quitter. Des magnolias partout. La chaleur immobile.

Comment? Vous ne connaissez pas la famille Zorro? Ce sont des acrobates. Il y a le vieux Beppo qui est le père, Nedda la mère, les fils Ricky et Bird, ainsi que Tina, la jeune femme de ce dernier, et une petite fille dont toute la tâche, lors des représentations, consiste à montrer gracieusement du doigt la pyramide humaine érigée par eux tous.

Acrobates dans un parc est une des premières nouvelles qu'a fait paraître Eudora Welty. Bien que l'auteur soit aujourd'hui sévère à son endroit, l'éditeur a jugé bon de la faire figurer en tête du recueil *L'Homme pétrifié*. Il y a quelques années, cette nouvelle avait paru en français dans la NRF.

Entendons-nous bien. Les réserves de l'auteur ne portent pas sur le style, les personnages, la trame, la chute, bref toutes ces choses qui font qu'une nouvelle agréée à ses lecteurs, mais sur ce qu'elle ne dit pas. L'adultère, les liens de la famille, l'Église catholique s'y dessinent en filigrane, et Mrs. Welty estime qu'elle était alors bien jeune pour aborder de tels sujets.

Que trouve-t-on alors dans les nouvelles de *L'Homme pétrifié* qui paraissait en 1941, non sans éclat? Essentiellement de petites existences. Bien sûr, il y a parfois de belles demeures et on sait qu'elles sont nombreuses à Natchez. Des rideaux de verdure les cachent de la route et on songe à ces vieux tombeaux envahis de lierre et de mousse où s'enferment certains vivants avec leurs morts. Mais derrière elles, de petites vies tout de même, dévidées avec leurs souvenirs, leurs bassesses, leurs douleurs.

Sur la route, un commis voyageur éprouve de la détresse à l'idée de sa mort qu'il pressent. Après un accident sans conséquences, il est hébergé par deux êtres frustes dont il envie le bonheur domestique. De prime abord, il les juge vieux, laids et demeurés, mais au fur et à mesure que croît son désarroi, ils deviennent jeunes et beaux. La femme, découvre-t-il avec surprise, est enceinte! Elle jouit de la possession

tranquille d'un «mariage fécond». Et notre commis voyageur sent confusément que s'il sort de cette maison sans feu, sans chaleur ni lumière, il mourra. Il sort et meurt en effet.

Évidemment, les blasés s'étonneront. Cette mise en scène n'est-elle pas bien naïve? Ils n'ont encore rien vu. Ils n'ont pas encore lu *Le Brigand bien-aimé!* cette *novella*, comme on dit dans les milieux où la distribution d'étiquettes est obligée. Il s'agit plutôt du plus chatoyant ramassis de contes. Comme si on soulevait l'enfance pour mieux la secouer et qu'il en tombât une pauvre menteuse, un père faible, veuf et remarié, une marâtre dévorée par l'envie, des bagarres de brigands ivres, un nain contrefait, un beau chef de brigands qui se barbouille le visage de jus de mûres en guise de camouflage, des Indiens à l'affût, une tête coupée qui parle, une belle robe comme on n'en porte qu'à la Nouvelle-Orléans et, pour que tout cela ne fasse pas oublier la réalité, la piste Natchez, tout près.

Comment? Vous ne connaissez pas la piste Natchez non plus? Décidément, il va vous falloir tout lire d'Eudora Welty! La piste Natchez, c'est cette route dont on vous dira là-bas qu'elle est plus vieille que la voie Appienne des Romains. Mais puisque vous savez maintenant ce qu'est la vision américaine de l'histoire, du temps et de ce qui est vieux, très vieux et millénaire, vous aurez conclu que ce tracé de bisons emprunté par les Indiens a connu son âge d'or au dix-huitième siècle. Précisément l'époque du *Brigand bien-aimé*. Il n'y a pas encore alors de vapeurs sur le Mississippi, aussi tout un chacun emprunte-t-il la piste Natchez, ce qui n'est pas sans dangers. Sans attraits non plus pour l'écrivain.

Eudora Welty était un écrivain avant même que ce mot ait un sens quelconque pour cette petite fille privilégiée. Quand, en avril 1983, l'Université Harvard lui demande d'inaugurer une série de conférences organisée par le département d'histoire et de civilisation américaines, elle s'exécute simplement. Elle entretient alors son savant auditoire de son papa qui remontait les horloges de la maison au retour des

vacances, de sa maman qui a plongé dans les flammes au péril de sa vie pour en retirer son précieux Dickens en plusieurs volumes, du Kentucky, de ses grands-parents, des trains qu'elle prenait pour vendre ses écrits à des éditeurs new-yorkais et que, depuis, juste retour des choses, ils ont appris à prendre pour aller la voir, car elle est toujours à Jackson, Mississippi.

C'est dans ce milieu familial qu'elle apprend à «écouter», à «voir» et qu'elle «trouve sa voix», s'il faut reprendre les titres donnés aux trois conférences regroupées dans *Les Débuts d'un écrivain*. Car l'écrivain-né sait écouter et voir. Tous les cours de création littéraire n'y feront rien.

Il faut lire *L'Homme pétrifié*. Des dames patronnesses envoient, puis n'envoient plus la petite Lily Daw au foyer pour débiles mentaux où elle avait enfin été admise. Séduite, puis abandonnée après des promesses de mariage... mais non, il est là, le fiancé, un bouquet à la main. Une vieille négresse, un peu rouée, traverse toute la piste Natchez pour un médicament destiné à son petit-fils. Harris est un voyageur de commerce (rassurez-vous, il n'est pas mort, c'est un autre) qui a ses habitudes à Dulcie, petite ville sur la route de Memphis. Il prend des auto-stoppeurs à la seule idée que ce sont des vagabonds, tout comme lui. Pourquoi Clytie, la vieille fille, se jette-t-elle dans le tonneau au bout du jardin après une furtive caresse faite au barbier venu raser son vieux père moribond? Dans un jardin envahi de verdure, une épouse bêche, bine et sarcle afin de ne pas penser à la mort de son mari, survenue inopinément. Le nègre Jamey, embauché à la journée, doit l'aider. Penché sur son ouvrage, sait-il qu'elle le regarde en ce moment, bêche en l'air? «Cette tête, elle pouvait la faire voler d'un coup, volontairement, car elle le savait bien: l'effet, un homme soudain en danger, puis mort, la cause tombée dans l'oubli. Et elle était si faible, si faible pour affronter les mécanismes de la vie, de la mort, de l'accidentel, de l'imprévisible...»

Qui dira encore après cela qu'Eudora Welty écrit de bien naïves choses?